

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

ANNÉE 1925

THÈSE

N° 67

POUR

LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1925

Par **Arsène-Charles CHARBONNIER**

Né le 2 décembre 1878 à Épernay (Marne)

LA VAGINITE GRANULEUSE CONTAGIEUSE
DES BOVIDÉS
SA GRAVITÉ ÉCONOMIQUE

JURY { *Président* : M. J.-L. FAURE, Professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs* { M. MOUSSU }
 { M. ROBIN } Professeurs à l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort.

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, RUE DE L'ÉCOLE - DE-MÉDECINE

1925

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

ANNÉE 1925

THÈSE

N° 67

POUR

LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1925

Par **Arsène-Charles CHARBONNIER**

Né le 2 décembre 1878 à Épernay (Marne)

LA VAGINITE GRANULEUSE CONTAGIEUSE
DES BOVIDÉS
SA GRAVITÉ ÉCONOMIQUE

JURY { *Président* : M. J.-L. FAURE, Professeur à la Faculté de Médecine.
 { *Assesseurs* { M. MOUSSU }
 { M. ROBIN } Professeurs à l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE - DE - MÉDECINE

1925

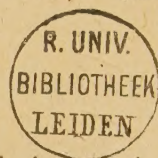
CORPS ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : Professeur E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire
des Écoles vétérinaires, P.-J. CADIOT, A. RAILLIET, H. VALLÉE

PROFESSEURS



Anatomie descriptive des mammifères domestiques.	MM. BOURDELLE
Physiologie, thérapeutique générale, matière médicale.	MAIGNON
Physique et chimie médicales, toxicologie, pharmacie	NICOLAS
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; histoire naturelle médicale.	HENRY
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique ; jurisprudence.	ROBIN
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure.	COQUOT
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique	G. MOUSSU
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique	PANISSET
Histologie et embryologie, anatomie pathologique, inspection des denrées alimentaires ; autopsies	G. PETIT
Hygiène et agronomie ; zootechnie et économie rurale	DECHAMBRE

CHEFS DE TRAVAUX

MM. DELMER
LEBLOIS
LETARD
LESBOUYRIES

MM. MONVOISIN
R. MOUSSU
M. PETIT
J. VERGE

La Faculté de Médecine et l'École Vétérinaire déclarent que les opinions
émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être consi-
dérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni
approbation, ni improbation.

A LA MÉMOIRE
DE MES PARENTS

A MA FEMME

A MES ENFANTS

A MA FAMILLE

A M. LE PROFESSEUR J.-L. FAURE

A M. LE PROFESSEUR MOUSSU

A M. LE PROFESSEUR ROBIN

*Que nous remercions sincèrement
d'avoir bien voulu présider et faire par-
tie du jury de notre thèse.*

A M. HENRI GUIBERT

Vétérinaire départemental honoraire à Châlons-sur-Marne

A M. MONSARRAT

Directeur des services vétérinaires du Nord.

A MES ANCIENS MAITRES D'ALFORT

A MES PRATICIENS

M. LE PROFESSEUR COQUOT, D'ALFORT

ANDRÉ BOIS

Vétérinaire à Ligueil (Indre-et-Loire)

A MES AMIS

LA VAGINITE GRANULEUSE CONTAGIEUSE

DES BOVIDÉS

SA GRAVITÉ ÉCONOMIQUE

INTRODUCTION

Au cours des années 1923 et 1924, il nous a été donné d'assister à l'évolution d'une maladie qui jusqu'alors nous était totalement inconnue.

Nous fûmes surpris de son extrême contagiosité.

Et nous fûmes également frappé de ce fait assez paradoxal, que les propriétaires ne se rendaient pas un compte exact de sa gravité économique.

Pourtant les pertes qu'elle occasionnait aux éleveurs nous apparurent considérables.

Soucieux de notre responsabilité, et convaincu du rôle important qui nous était dévolu en cette circonstance, nous avons combattu cette maladie avec ténacité.

Nous l'avons dépistée, non sans être obligé parfois d'y apporter de l'obstination.

Nous nous sommes efforcé de la guérir sur les bêtes qui en étaient atteintes, cependant que nous tentions d'en préserver les troupeaux restés indemnes.

Dans certaines communes, il nous a paru nécessaire de rassembler les cultivateurs pour les initier à la connaissance de la maladie, par des conférences ou des leçons de chose.

Nous n'avons eu qu'à nous en féliciter.

Sans méconnaître ni les données classiques de nos maîtres, ni les résultats des recherches entreprises à l'étranger à propos de la vaginite granuleuse contagieuse, nous nous

proposons surtout de relater les faits tels que nous les avons vus, en praticien.

Nous traiterons les chapitres de l'historique, de l'étiologie, des symptômes, du diagnostic et du pronostic suivant l'ordre établi.

Nous décrirons brièvement les divers traitements préconisés. Au contraire nous insisterons sur ceux qui nous ont paru les plus efficaces.

Enfin nous exposerons les raisons qui nous ont amené à considérer cette affection comme un fléau redoutable ; puis, les conclusions d'ordre prophylactique, qui selon nous, s'imposent à tous ceux qui, dans l'industrie animale font office d'ingénieurs au premier chef, je veux dire les vétérinaires.

Nous nous excusons à l'avance de présenter un travail si modeste, et dont le sens didactif fait trop défaut...

Mais nous sommes heureux de saisir l'occasion qui nous est offerte, pour témoigner notre profonde gratitude envers nos maîtres d'Alfort, et nous remercions tout particulièrement notre éminent professeur de Pathologie bovine et d'obstétrique, le Dr Moussu, pour les enseignements pratiques qu'il nous a prodigués avec cette constante bonne humeur que ses élèves sont unanimes à lui reconnaître.

Nous ne saurions oublier non plus, que M. Henri Guibert, vétérinaire départemental honoraire de la Marne, fut pour nous un guide précieux dans les débuts de notre carrière, et qu'aujourd'hui il nous est toujours un vivant exemple de courage et de droiture professionnelles. Qu'il trouve ici l'expression de notre sincère reconnaissance.

Pour avoir vécu ces six dernières années dans le pays de Montbéliard — ce qui nous a valu de « découvrir » la vaginite granuleuse — nous avons été à même de constater que l'appellation de Docteur, sinon le titre, octroyée à tous les vétérinaires de cette région voisine de la Suisse, ne pouvait que relever le prestige d'une profession digne entre toutes, et à laquelle nous sommes fier d'appartenir.

HISTORIQUE. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Décrite pour la première fois par Isepponi il y a moins de cinquante ans, la Vaginite granuleuse contagieuse a été depuis étudiée et signalée comme très répandue et très dommageable dans les pays de l'Europe centrale, en Suisse notamment, en Allemagne, où Rabieger en 1903 publie des observations portant déjà sur des milliers d'animaux (8.591). Elle sévit à la même époque dans le Danemark, les Pays-Bas, la Finlande et donne lieu à de nombreux travaux. Enfin, elle existerait même en Amérique.

En France, c'est surtout dans les départements proches de la Suisse qu'on la constatait il y a vingt-cinq ans. Aujourd'hui elle se rencontre non seulement en Savoie et en Franche-Comté, mais dans le Choletais, la Vendée, en Normandie et dans les départements du Nord.

D'une manière générale tous ceux qui se sont occupés de cette maladie la considèrent comme étant très grave au point de vue de l'Economie agricole.

Iepponi, Ehardl, Zehokke en Suisse l'accusent d'entraîner la stérilité et l'avortement.

De Bruyn et Caper relatent que la proportion des stériles peut atteindre 66 %, et celle des avortées 50 à 60 %.

Caemmerer rapporte l'observation d'une exploitation où chaque année le tiers des vaches laitières devenues stériles sans autre cause que la Vaginite contagieuse, étaient livrées à l'engraissement. Dans une autre exploitation, 22 vaches, sur 72 qui étaient pleines, avortent, et seule, la Vaginite contagieuse peut être incriminée.

Le professeur Hess, de Berne nous apprend qu'à la suite d'une enquête faite parmi les vétérinaires suisses, 91 sur

102 affirment que la fécondation est empêchée sur les vaches non traitées, et 75 sur 83 affirment qu'elle est redoutable. D'après lui, 58 % des vaches stériles seraient atteintes de vaginite contagieuse.

En Haute-Savoie, le directeur des services vétérinaires nous déclare qu'en 1912 la vaginite granuleuse sévit dans 175 communes du département et que le pourcentage des malades atteint 90 et même 95 %.

Nous bornons là nos renseignements bibliographiques et nous les jugeons suffisamment édifiants.

Quant à nos constatations personnelles, elles sont de même importance : nous avons visité des étables où toutes les vaches demeuraient stériles, et des communes entières où les naissances en bétail étaient quasi nulles, sans pouvoir mettre en cause une autre affection que la vaginite granuleuse.

Il nous est donc permis de conclure que dans une contrée infectée de vaginite spécifique, plus d'un tiers des vaches destinées à la reproduction reste infécond et parmi celles qu'avec beaucoup de peine on arrive à féconder, plus d'un quart rejettent leurs produits. Ce disant nous sommes certains de nous maintenir en-dessous de la vérité.

BACTÉRIOLOGIE

L'agent causal de la Vaginite granuleuse contagieuse a été découvert par Ostertag.

C'est un streptocoque à courtes chaînettes, désigné par Moussu « streptococcus vaginitis bovis » et dont les cultures pures reproduisent les lésions vaginales caractéristiques.

On le rencontre dans les sécrétions pathologiques du vagin, dans l'épithélium vaginal et jusque dans le chorion muqueux (Moussu).

D'après Caemmerer, il existerait également dans l'utérus, les cornes utérines et les ovaires, car s'il n'y cause pas de lésions macroscopiques appréciables, les produits de broyage de ces organes reproduisent la maladie typique.

Quatre sur cinq des animaux infectés avec les ovaires prennent la maladie et cinq sur six de ceux qui ont été infectés avec l'utérus ou les cornes utérines, contractent la maladie après vingt-quatre heures.

Toujours d'après Caemmerer, l'ovule peut être atteint avant sa déhiscence : il peut être infecté également dans les voies utérines soit avant, soit après la fécondation.

Ainsi les troubles de la gestation s'expliquent d'autant mieux que le coït peut être l'origine de l'infection et que l'agent pathogène peut atteindre directement l'ovule au moment de sa fécondation.

Sur deux vaches qui avaient avorté et chez lesquelles les enveloppes ne renfermaient pas le bacille de Bang, Caemmerer a montré la virulence de l'utérus, en provoquant l'apparition de la maladie sur le vagin de deux vaches saines avec le produit du broyage des enveloppes des deux vaches avortées.

Le streptococcus vaginitis bovis se retrouve toujours dans les écoulements vaginaux des vaches artificiellement infectées, ainsi qu'il résulte des travaux de Rabieger.

Il n'y a donc aucun doute sur la spécificité de l'affection, et la Vaginite granuleuse contagieuse doit être considérée comme une entité morbide spéciale nettement caractérisée par son agent causal.

Notons cependant que Moussu prétend qu'il y a plusieurs formes de vaginites contagieuses, et que l'une d'elles particulièrement fréquente, est provoquée par un bacille *sans nul doute assez voisin* du bacille de l'avortement épizootique.

ÉTIOLOGIE

Dans les conditions naturelles, la Vaginite spécifique que nous étudions, est importée dans une commune par une vache ou un taureau provenant de régions infectées.

Elle est ensuite transmise avec une très grande rapidité par l'intermédiaire d'un taureau colporteur de germes, ou infecté dans ses tissus.

Nous avons été témoin bien souvent de ce mode de transmission, sans qu'il ait été possible de déceler la moindre lésion objective sur la muqueuse du pénis du taureau.

Le contagement peut d'autre part, être transporté d'une vache à l'autre, soit à l'étable, soit au pâturage, par promiscuité, simple voisinage ou par les litières.

La virulence s'exerce avec autant de violence, et quelquefois plus, sur toutes les génisses non encore saillies, et les déjections de l'étable infectées peuvent seules être incriminées.

Les vieilles vaches paraissent échapper à l'infection naturelle.

Un fait de constatation courante, et que les différents auteurs que nous avons consultés ne manquent pas de noter, c'est que les animaux guéris, peuvent être réinfectés à nouveau et très rapidement : une première atteinte ne confère donc pas l'immunité.

Un autre détail qu'il faut également souligner, c'est la constatation de la vaginite sur des très jeunes animaux (trois semaines) ; nous y reviendrons lorsque nous traiterons de la prophylaxie.

Bergschicker (en 1913) remarque que la vaginite contagieuse est beaucoup plus fréquente dans toutes les petites

propriétés avec un ou deux animaux que dans les autres et voici l'explication qu'il en donne.

L'importation ininterrompue de la cause de la contagion chez les petits propriétaires qui, surpris de la stérilité de leurs vaches et mal ou point renseignés, font saillir leurs animaux par toute la série des taureaux de la région.

De plus chaque nouvelle vache introduite apporte une nouvelle souche, de virus qui réveille l'éruption inflammatoire chez les autres animaux, soit par promiscuité, soit par l'intermédiaire du taureau.

Ces observations que nous avons faites nous-même fréquemment portent sur des milliers d'animaux, ce qui leur donne une réelle valeur au point de vue de la connaissance des faits étiologiques propres à la vaginite. Comme on le verra par la suite, elles ont une importance capitale aux points de vue prophylactique et thérapeutique.

L'absence presque totale de signes extérieurs nettement visibles la laisse ignorée longtemps.

Et même la constatation des lésions vaginales, bénignes en apparence, ne cause pas toujours la plus petite crainte aux éleveurs qui ne sont encore pas initiés !

Les vaches malades ou suspectes sont donc menées au taureau, dès l'apparition des chaleurs, sans aucune espèce d'appréhension. Si le taureau était indemne, il est immédiatement contaminé à son tour, et il va devenir le disséminateur de l'infection dans toutes les étables et sur toutes les vaches qui lui seraient présentées.

Trois semaines plus tard, de nouvelles manifestations génésiques se produisent, et, toujours sans méfiance, le cultivateur reconduit ses vaches au taureau.

L'infécondation persiste, les chaleurs se renouvellent périodiquement, les mêmes erreurs continuent, et l'infection s'étend.

Nous avons maintes fois connu, que des vaches ont été ainsi quatre, cinq et même dix fois saillies sans résultat.

Pourquoi cette insistance, dira-t-on?

Nous le savons déjà : nous sommes en présence d'animaux apparemment sains, normalement vigoureux, ne marquant pas la moindre anomalie physique ou physiologique.

Il y a parmi eux des vaches dont il s'agit d'obtenir des produits de choix, bien sélectionnés et sur lesquels on fonde beaucoup d'espoirs.

En d'autres circonstances, on envisage qu'une bonne laitière vaut bien qu'on insiste pour qu'elle fasse une nouvelle gestation qui sera suivie d'une fructueuse période de lactation, etc. etc...

La raison la plus fréquente qu'en donne l'éleveur, c'est que, selon lui, la non-fécondation de ses vaches, qu'il connaît généreuse, pour les avoir éprouvées les années précédentes, ne provient pas et ne peut pas provenir de leur impuissance.

Invariablement il en rejette la responsabilité sur le taureau qu'il accuse d'être un mauvais reproducteur.

Il reste sceptique d'autre part, et nous l'avons déjà dit, devant les lésions qu'on lui fait voir, et bien avant qu'il se laisse convaincre et se décide à entreprendre la lutte contre cette nouvelle maladie contagieuse, il vend ses vaches. Il s'en débarrasse comme il s'est débarrassé du taureau prétendu impuissant, et croit du même coup, être libéré de cette mauvaise passe.

Mais ce n'est pas tout ; il s'aperçoit bientôt que d'autres vaches subissent le même sort que les siennes, et que d'autres étables rencontrent les mêmes avatars.

Alors seulement il s'inquiète et s'en va chercher la vérité auprès de son vétérinaire en lui confiant son infortune.

Il a perdu beaucoup de temps, il est victime d'une stérilité effrayante de ses vaches, de quelques avortements et il ne peut plus continuer un travail, qui en définitive finirait par le ruiner.

Combien il y a lieu de regretter de ne pas être consulté plus souvent et plus vite, dans sa circonscription !

SYMPTOMES. LÉSIONS

Qu'avons-nous vu dans les étables infectées du pays de Montbéliard?

Les vaches ou génisses malades tiennent généralement la queue à peine soulevée en crosse et déplacée sur le côté comme si la pression de cet organe leur causait de la gêne, si ce n'est de la douleur.

Elles sont facilement irritables, surtout les génisses de deux à trois ans ; et l'écartement des lèvres de la vulve en vue de l'examen du vagin doit être exécuté avec une certaine adresse.

Toutefois l'exaltation plus ou moins grande de la sensibilité ne paraît pas affecter tout le système nerveux génital, et nous n'avons jamais observé rien de semblable aux gestes des nymphomanes.

Au début de la maladie, lorsqu'on y assiste, on note uniquement de la congestion du vagin avec un léger œdème de la vulve.

Quelques semaines après, des taches rouge foncé apparaissent sur la muqueuse vaginale turgide : puis des petites nodosités parsemées çà et là sur ces mêmes zones, tantôt réfringentes, d'autres fois colorées, rarement plus grosses qu'un grain de mil.

Les taches brunissent, deviennent confluentes, gagnent en étendue vers la commissure inférieure du vagin, autour du méat urinaire et en direction du col de l'utérus.

Sur les animaux abattus, nous n'avons jamais rencontré ni taches, ni nodosités dans l'utérus et non plus dans les cornes utérines ou sur les ovaires.

Sur les taureaux les lésions sont plus difficiles à déceler,

d'autant plus que l'indocilité de beaucoup d'individus empêche tout examen attentif.

La muqueuse du pénis présente des taches roussâtres et recouvertes de granulations, lésions en tout semblables à celles du vagin.

On ne constate pas la moindre irritation préputiale et la miction pas plus que le coït ne sont troublés de ce fait.

Détail curieux, ces lésions que nous n'avons jamais vu compliquées d'abcès ou de suppurations manifestes, n'entraînent ni fièvre, ni perte d'appétit, ni amaigrissement et pas la moindre chute de lait chez les vaches en période de lactation, que ce soit à n'importe quel moment de leur évolution (1).

De même les chaleurs se maintiennent régulières dans leur périodicité.

1. M. Vagnard-Satre mentionne au contraire une diminution quantitative et qualitative du lait.

HISTOLOGIE

L'examen histologique des granulations qu'on rencontre sur la muqueuse du vagin et sur celle du pénis des animaux atteints de vaginite spécifique nous est fourni par Thoms.

Ces nodosités, dit-il en substance, sont formées par l'hyperplasie exagérée des papilles, déjà très développées normalement.

C'est pourquoi les plus volumineuses sont rencontrées aux endroits où le tissu papillaire est le plus important, c'est-à-dire à la commissure inférieure de la vulve et au voisinage du clitoris.

Dans les territoires muqueux où la couche papillaire est peu développée les granulations de la vaginite sont dues à autant de soulèvement de la surface par des follicules lymphoïdes hypertrophiés et recouverts seulement de quelques stratifications de l'épithélium pavimenteux.

Ces follicules eux-mêmes sont dus à une agglomération en crypte de cellules rondes à caractère lymphocytaire, à gros noyau et protoplasma restreint, déjà nombreuses dans le tissu normal et créées de toutes pièces par néoformation du tissu propre de la muqueuse. Le tissu de soutien est nul ou rare, il n'y a pas de membrane propre.

Nous n'avons évidemment aucune observation à faire à propos de cette étude histologique, si ce n'est qu'elle nous satisfait, et qu'elle nous explique parfaitement que certaines granulations soient réfringentes, et que, pour les distinguer nettement, il faille parfois s'éclairer de biais, de façon à éviter la réflexion de la lumière sur la surface luisante de la muqueuse vaginale turgide.

DIAGNOSTIC

La vaginite granuleuse contagieuse peut demeurer longtemps ignorée, soit qu'on n'en connaisse point les caractéristiques, soit qu'on ne procède pas à l'examen méthodique des suspects, soit encore qu'on donne aux faits observés une fausse interprétation.

Nous savons que les vaches frappées de stérilité étaient la plupart du temps vendues pour la boucherie sans qu'elles aient fait l'objet d'une enquête, et sans qu'on en ait examiné aucune.

Au surplus, la vaginite est assez souvent dominée symptomatiquement par des troubles de gestation divers, dont les manifestations sont plus tragiques.

Enfin elle peut évoluer au cours de maladies génitales plus faciles à observer.

Ce sont là des faits qui concourent à la rendre plus insidieuse, qui obligent par conséquent, l'observateur à une recherche très attentive des lésions et une coordination soignée de tous les éléments de diagnostic.

Il importe de l'authentifier dans tous les cas, qu'elle soit seule existante, ou qu'elle accompagne d'autres infections.

Pleninger et Krupsk signalent que la vaginite contagieuse et l'avortement épizootique coexistent dans les mêmes étables ; nous l'avons maintes fois observé nous-mêmes.

On conçoit d'autre part, que la nymphomanie puisse coïncider avec la vaginite granuleuse.

De même une vache peut à la fois être atteinte de métrite et de vaginite, d'exanthème coïtal et de vaginite, et encore de vaginite banale en même temps que de vaginite granuleuse.

De toute façon on ne peut la confondre avec l'une quelconque de ces affections avec lesquelles on est exposé à la rencontrer.

Dans l'avortement épizootique, la stérilité est rarement observée et les lésions vaginales n'existent pas. S'il y avait doute on pourrait recourir à l'examen bactériologique, ou encore à l'infection expérimentale.

Dans la nymphomanie qui fait les vaches « taurelières » les troubles nerveux sont permanents, et par ailleurs le vagin ne présente aucune lésion.

Dans la frigidité, due à la persistance du corps jaune de l'ovaire, la non-conception s'explique par l'absence des chaleurs ou de l'ovulation, et là encore les lésions vaginales sont inexistantes.

L'exanthème coïtal présente des lésions inflammatoires pustuleuses et ulcéreuses du vagin qu'il est impossible de confondre avec les nodosités de la vaginite granuleuse.

Mais de toute manière, l'évolution, le mode de contagion et les conséquences très différentes de toutes ces affections permettent de les différencier d'avec la vaginite spécifique.

Quant aux métrites, aux cystites, aux pyélo-néphrites et toutes les maladies profondes de l'appareil génito-urinaire, elles ne sont jamais suivies d'un tableau symptomatique semblable à celui de la vaginite granuleuse.

En définitive, la confusion ne pourrait donc exister qu'avec l'avortement épizootique, mais seulement dans le cas où il y aurait lieu de préciser la genèse des avortements.

« Les avortements dus à la vaginite granuleuse sont faciles à différencier de l'avortement épizootique vrai. Celui-ci se produit assez régulièrement du 4^e au 7^e mois de la gestation avec des retards à chaque gestation nouvelle ; l'autre survient à n'importe quelle période et pourrait même disparaître brusquement.

« Le diagnostic différentiel est basé sur les lésions des enveloppes fœtales » (V. Robin).

Dans la pratique courante, lorsqu'on se trouve en pré-

sence de nombreux cas de stérilité dans une étable et à plus forte raison lorsque cette stérilité frappe de nombreuses communes et sévit sur toute une contrée, il y a forte présomption à l'existence de la vaginite granuleuse.

La certitude sera plus grande, si l'on constate que l'état général des suspects demeure satisfaisant, que les manifestations génésiques, restent normales, et que l'appétit et la lactation ne subissent aucune défaillance.

Il suffira alors pour marquer l'évidence et affirmer qu'il s'agit de la vaginite granuleuse contagieuse, d'enregistrer les symptômes pathognomoniques que nous avons décrits précédemment.

PRONOSTIC. — ESTIMATION DES PERTES

Certes la vaginite granuleuse n'est point dangereuse, en ce sens que les individus qui en sont atteints n'en souffrent pas et n'en meurent jamais.

Elle est à ce point de vue si bénigne, qu'elle a échappé et échappe encore à bien des éleveurs.

Mais dans ses conséquences économiques — nos relations et surtout celles que nous avons puisées dans les auteurs allemands et suisses en font foi — elle est excessivement grave.

Faut-il citer encore Cleto Dominici qui écrit en décembre 1923, que la vaginite granuleuse est certainement la maladie qui, à l'heure actuelle, à part la fièvre aphteuse occasionne les plus grosses pertes à l'élevage?

Et le professeur Caper qui donne cet avertissement que si la vaginite contagieuse paraît peu grave à l'agriculteur, ses conséquences sont cependant désastreuses !

Le docteur des Services vétérinaires de la Haute-Savoie qui en 1924 écrit dans son rapport officiel au conseil général que « plus que jamais la question est à l'ordre du jour et il importe que nos cultivateurs nos éleveurs soient renseignés d'une façon exacte à son endroit ».

Mais il nous faut préciser en quoi consistent ces pertes.

Nous ne prétendons pas généraliser, pour arriver à chiffrer les dommages qui en résultent pour le pays tout entier, puisqu'aussi bien certaines contrées sont encore indemnes.

Il nous semble d'ailleurs, inutile, au point de vue pratique de savoir que ces dommages puissent atteindre bon an, mal an vingt ou trente millions de francs.

Mais pour se faire une idée exacte de ce que sont ces pertes

pour les éleveurs, il nous suffit de les établir pour l'un d'eux.

Rappelons-nous que la multiplication du bétail bovin était réduite d'au moins un tiers dans les régions infectées de vaginite granuleuse, par suite de stérilité et d'avortement causés par cette affection.

Si nous estimons à trois mille francs la valeur moyenne d'une vache prête à donner son veau, cette même vache conduite à la boucherie pour cause de non-fécondation en vaut à peine deux mille.

La perte serait donc de mille francs par tête.

Mais il faut admettre que la plupart du temps les essais répétés de fécondation ne sont pas poursuivis durant toute une période de gestation, et il est équitable de ramener ce chiffre à six cents francs.

Que cet éleveur possède dix vaches laitières — et c'est encore une moyenne admissible — trois d'entre elles au moins demeureront vides, ce qui fait en définitive une perte annuelle de plus de deux mille francs.

Autant dire que les bénéfices de l'exploitation du bétail sont réduits à néant !

Et là ne se borne pas le préjudice causé par l'effet de la vaginite.

La diminution des naissances n'entraîne-t-elle pas *ipso facto* l'augmentation du prix du lait, de la viande, ainsi que celui du bétail d'élevage, c'est-à-dire de la matière première, en l'espèce ?

Enfin n'y a-t-il pas lieu de faire entrer en ligne de compte ces autres dommages que sont le désarroi et le trouble apportés par le déficit des naissances, dans la sélection, l'amélioration d'une race, et le découragement consécutif à ces pertes ?

TRAITEMENT

Quels que soient les moyens thérapeutiques choisis, il est dans tous les cas, indispensable de s'assurer le concours des propriétaires pour les appliquer.

Le traitement, en admettant qu'il soit simple, doit en effet être répété sur chaque animal, et dans chacune des étables infectées, c'est dire assez qu'il constitue un énorme travail.

Il doit être entrepris partout à la fois, et c'est une raison majeure pour qu'un effort général soit décidé et accepté par l'ensemble des intéressés.

C'est dans ce but que nous n'avons pas hésité à entreprendre une série de conférences, et que nous avons cherché à susciter l'intérêt des maires ou des présidents des sociétés Mutuelles-bétail.

Ces réunions étaient suivies de visites complètes de plusieurs étables, au cours desquelles l'initiation des cultivateurs se complétait tant au point de vue de la connaissance des symptômes qu'à l'égard des détails du traitement.

Après avoir au début de l'année 1923, fait usage de lavages antiseptiques et de bougies vaginales de toutes marques, nous les avons abandonnés, les résultats obtenus ne s'étant pas montrés suffisants entre nos mains.

Il n'est cependant pas douteux que les injections de crésyl, de lysol, d'acide phénique à 2 %, de permanganate de 2 ‰, d'acide lactique à 2 %, continuées plusieurs semaines durant, se montrent efficaces dans les cas bénins et au début de l'infection.

Les pansements antiseptiques locaux paraissent plus avantageux

Ade introduisait dans le vagin des tampons d'ouate imprégnés de lusoforme à 3 %. Le lusoforme assurerait une désinfection profonde et provoquerait une irritation suffisante de la muqueuse pour que les agents microbiens situés dans la profondeur soient atteints par l'agent bactéricide.

Les bougies et les ovules antiseptiques sont certes des moyens supérieurs aux injections intravaginales en ce qu'elles réalisent une antisepsie permanente du vagin, et qu'elles simplifient les interventions.

Caemmerer préconise les bâtonnets « Subla » dont le principe bactéricide est une combinaison mercurielle, et l'excipient le savon de chaux de l'acide élaïdique, isomère de l'acide oléique.

Il estime que si tous les agents proposés sont restés sans effet, c'est uniquement à cause de l'excipient qui n'est pas miscible au mucus vaginal.

L'inconvénient certain qu'offrent les ovules, bougies et bâtonnets, même solubilisés dans le vagin, c'est que l'action de ces produits ne s'étend pas sur les parois latérales et supérieures du vagin.

C'est pour ce motif que nous préférons le traitement de Bergschicker qui utilise les pulvérisations d'un mélange d'alun et de bleu de méthylène dans les proportions de quatre à un.

La poudre peut être insufflée avec les pulvérisateurs servant à la destruction des insectes, et trois à cinq grammes suffisent pour une vache.

Avant le traitement l'opérateur passe un linge propre et rude dans le vagin pour débarrasser le revêtement de mucus, et pour enlever les couches superficielles qui entravent toujours l'action de la poudre.

Ce nettoyage provoque une légère hémorragie lorsque les granulations sont nombreuses sur la muqueuse vaginale.

On peut traiter par cette méthode cent à cent vingt animaux par heure. Une seule intervention suffit, et les malades restent tranquilles pendant l'opération.

Les résultats d'après l'auteur, seraient vraiment déconcertants.

Schmitt et Meier utilisent le pyoktanin en badigeonnages répétés pendant huit jours. Il en résulte une élimination totale de la muqueuse vaginale, qui est entièrement renouvelée.

Mais ces derniers procédés : insufflation de poudre bactéricide, et badigeonnage antiseptique ne peuvent faire mieux que de détruire les lésions locales. Et rationnellement, une thérapeutique visant à obtenir des résultats généraux serait plus séduisante.

Elle n'a rien donné entre les mains de Bergschicker qui a utilisé les vaccins curateurs et élytrosans d'Hoëchst, et qui les déclare sans aucune action.

En ce qui nous concerne, nous avons fait usage d'une pommade au bleu de méthylène, qui, incontestablement, nous a donné des guérisons nombreuses.

Après un lavage antiseptique au permanganate à 1 %, nous faisons des frictions de pommade avec la main introduite dans le vagin, en cherchant à détruire les nodosités, puis en quelques séances la muqueuse elle-même, dont l'élimination nous était l'indice d'une action suffisamment énergique.

Il nous fallait en général, trois interventions avec intervalle de deux jours entre chacune.

Comme d'autre part, nous avions entrepris la tâche d'enrayer l'infection dans toutes les étables d'une commune, nous avons organisé de véritables équipes de soigneurs.

Chaque bête, ou malade ou suspecte, était traitée avec la pommade, puis les abords de la vulve, la base de la queue, les fesses étaient désinfectés avec une solution chaude de crésyl.

Enfin l'arrosage des litières avec cette même solution était effectué avec soin et deux fois par jour.

Les taureaux étaient soumis au même traitement ainsi que les tous jeunes animaux.

Les saillies étaient suspendues pendant une période de trois à six semaines.

La guérison obtenue, il importait d'éviter les récurrences et les infections nouvelles. C'est pourquoi nous recommandions de visiter fréquemment les organes génitaux des animaux considérés comme guéris, avec autant de sévérité que ceux qui n'avaient pas été atteints, et ceux qui étaient atteints récemment.

Nous nous attachions en outre, à ce que, préalablement aux saillies des lavages du vagin avec des solutions alcalines soient effectuées.

La destruction des germes ayant selon nous, une importance capitale, nous croyons utile de ne pas terminer ce chapitre sans nous en expliquer.

Ce serait, en effet, faire un travail insuffisant et même inutile, que de s'en tenir à la guérison des reproducteurs et si parallèlement, on ne s'ingéniait pas à détruire les germes partout où ils se trouvent.

Il faut, de toute nécessité, soigner les très jeunes animaux avec la même rigueur que les adultes, puisqu'un seul d'entre eux véhiculant l'agent pathogène peut, s'il est ignoré, contaminer à nouveau tous les sujets de l'étable.

De même il est essentiel que dans n'importe quelle méthode de traitement, la désinfection des litières et celle de tous les objets souillés par les déjections des malades soit effectuée soigneusement et avec ponctualité.

Enfin nous ne saurions trop recommander d'utiliser les moyens de contention habituels, tels que la pince-mouquette, de façon à éviter que des accidents regrettables ne se produisent au cours des interventions.

Nous avons assisté à des fractures de cornes, à des contusions graves suivies d'avortements, qui eussent pu être évitées si ces précautions élémentaires avaient été prises.

D'ailleurs la délicatesse des tissus génitaux et la sensibilité accrue des malades ne commandent-elles pas qu'on agisse sans rudesse et sans brutalité?

PROPHYLAXIE. — MESURES SANITAIRES

À tort ou à raison la Vaginite granuleuse a donné lieu dans plusieurs pays, à des mesures sanitaires rigoureuses de prophylaxie semblables à celles que l'on prend partout à l'égard des maladies les plus redoutables.

Sans nous prononcer sur le bien fondé en l'à-propos de ces mesures, nous allons les rappeler, car elles sont un témoignage que l'affection dont nous nous occupons est vraiment redoutée tant elle cause de ravages, et tant ses vagues d'assaut sont subtiles.

En 1904, Sentkowski émettait le vœu que la Vaginite contagieuse soit comprise dans la liste des maladies contagieuses combattues par des mesures sanitaires.

Addinger rapporte qu'à l'exposition de Munich en 1905, les bovidés n'étaient admis qu'après la présentation d'un certificat constatant qu'ils étaient indemnes de vaginite contagieuse depuis six semaines environ. Les animaux étaient en outre soumis à la visite vétérinaire avant leur réception définitive.

Le Dr Herr de Berne après une enquête dont nous avons déjà parlé, suggère : la surveillance sanitaire obligatoire, l'interdiction de livrer les malades à la reproduction jusqu'à complète guérison, l'isolement des malades, la séquestration et l'interdiction de vente sauf à la boucherie ; la désinfection des étables, la surveillance des taureaux et l'inspection périodique du bétail.

En Italie dans l'année 1909 le ministre de l'Intérieur dans une circulaire adressée aux préfets indique les mesures à prendre pour enrayer la diffusion de cette redoutable infection.

En 1912, Walter et Gaertner écrivent que toutes les mesures préconisées pour lutter contre la maladie sont de première importance, alors que la moitié du cheptel bovin peut-être considéré comme atteint.

Plus près de nous, le 20 mars 1923, c'est en France que sonne l'alarme. Voici ce qu'on lit dans l'officiel :

« Monsieur le député Bartholoni a demandé de prendre les mesures nécessaires pour faire classer la vaginite granuleuse contagieuse parmi les maladies contagieuses afin de mettre un terme aux ravages causés par la contagion du fait que les animaux malades, n'étant pas obligatoirement déclarés continuent à propager le mal ».

Et la réponse de M. le ministre de l'Agriculteur.

« Tout en reconnaissant l'intérêt économique que présente la lutte contre la vaginite granuleuse, le comité consultatif des épizooties n'a pas cru devoir en proposer l'inscription parmi les maladies contagieuses visées par la loi sur le côté rural. »

« Cette réserve lui a surtout été inspirée par les résultats des tentatives de même ordre réalisées par plusieurs puissances étrangères. L'expérience a toujours démontré que l'application à la vaginite granuleuse des mesures de police sanitaire prévues par la loi du 21 juin 1898 était pratiquement irréalisable. »

« Les taureaux, qui sont les principaux vecteurs de la maladie ne présentent en effet, le plus souvent que des signes discrets qui échappent même aux propriétaires de bonne foi. »

« D'autre part, il est à peu près impossible de préciser le moment où les animaux guéris en apparence, cessent d'être dangereux ».

« Les Etats qui avaient fait une tentative de réglementation ont dû l'abandonner par suite du préjudice causé en pure perte aux propriétaires, et des sanctions pénales souvent injustifiées auxquelles ils étaient exposés.

La question sera d'ailleurs prochainement soumise à un nouvel examen du comité consultatif. »

Nous n'aurons pas l'outrecuidance d'intervenir dans un débat que nous jugeons situé au mieux.

Qu'il nous soit permis seulement de dire notre satisfaction de constater que la question de la gravité de la vaginite granuleuse est envisagée par les pouvoirs publics de notre pays avec toute l'attention qu'elle nous semble mériter.

Certes, il n'est pas souhaitables que des mesures draconiennes soient élaborées, si elles n'ont aucune chance d'être appliquées avec l'assentiment de tous et si on prévoit qu'elles n'atteindront pas leur but.

Quant aux menaces de sanctions, à en juger par notre expérience, elles n'ont qu'un faible rendement auprès du peuple de nos campagnes, lorsqu'il se sent lésé ou tracassé avec des réglemens impraticables.

Nous estimons au contraire que si chacun d'entre nous, conscient des obligations que lui crée sa profession — j'allais dire son sacerdoce — organise dans sa zone d'action une sorte de police sanitaire bénévole, les résultats viendront peu à peu et beaucoup plus sûrement.

Et s'il est difficile d'obtenir l'éradication absolue de la vaginite granuleuse avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, du moins, grâce à cette discipline, pourrions-nous prétendre à des résultats très sensibles.

CONCLUSIONS

Les dommages économiques causés par la vaginite granuleuse contagieuse nous paraissent suffisamment établis.

Ils font perdre à la propriété rurale des revenus énormes, qui consistent surtout en une très forte diminution de natalité du bétail bovin, et en avortements fréquents.

L'extension rapide de cette maladie à tous les reproducteurs d'une même étable, puis à toute une commune et toute une contrée en font un fléau redoutable.

Elle reste longtemps ignorée, à cause de l'insignifiance de ses premières manifestations. Il y a donc indication formelle d'avoir à s'en méfier avant que des dégâts considérables ne se soient produits.

Par voie de conséquence elle entraîne un retard nuisible et décourageant pour l'éleveur, dans la sélection des races.

Et même, elle dépasse les intérêts purement agricoles, puisqu'elle contribue notablement à une diminution du lait et des animaux de boucherie.

A notre avis, il faut mettre en œuvre tous les moyens propres à l'enrayer.

Sans préjuger des décisions qui seront prises à son endroit, par le comité consultatif des épizooties, et quoiqu'il advienne de ces décisions, les vétérinaires qui exercent dans des régions où sévit cette épizootie, se rendront utiles à leurs clients et à leur pays, en s'efforçant d'obtenir des cultivateurs, qu'ils apportent dans leurs transactions la même circonspection à l'égard de la vaginite qu'à propos de la fièvre aphteuse.

Le concours des intéressés étant un facteur important dans la lutte à entreprendre, ils éclaireront les cultivateurs

et fermiers, sur la signification économique de la vaginite granuleuse ; sur les moyens de la reconnaître et sur les procédés rationnels de la combattre.

Pour les soustraire le plus possible aux sources de contagion, ils suggéreront aux cultivateurs l'examen systématique de toutes les bêtes avant leur acquisition et surtout avant chaque saillie ; ils leur conseilleront toujours l'élevage des taureaux pour qu'ils ne soient plus tributaires du reproducteur communal infailliblement contaminé.

Dans le même ordre d'idées nous prévoyons que la fécondation artificielle serait encore un procédé des plus efficaces (indépendamment de tous les avantages qu'on lui reconnaît) et qui supprimerait d'emblée le fauteur de l'infection, le vecteur.

Enfin, pour terminer, nous formulons le souhait que nos laboratoires nous délivrent un jour le sérum ou le sérovaccin spécifique, qui, en réalisant l'immunité du tissu génital assurera la guérison radicale de la vaginite granuleuse.

Vu : le Président de la thèse ;

J.-L. FAURE

Vu : le Doyen,

H. ROGER

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris

P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

- Professeur MOUSSU. — 1^{re}, 2^{me}, 3^{me} éditions *Traité des Maladies du bétail*.
- J. BOURNAY. — *Obstétrique vétérinaire*, 2^e édition refondue, augmentée et mise à jour par V. Robin.
- ED. CUROT. — *Fécondation et Stérilité*, 2^e édition.
- VAGNARD-SATRE. — *Bulletin de la Société des S. V. de Lyon*, septembre-octobre 1914. et extrait du *Rapport en conseil général* en 1924.
- RACBIGER. — *Berliner Thierartzliche Wochenschrift*, octobre 1903, et juin 1907.
- SCUTKOWSKI. — *Berliner Thierartzliche Wochenschrift*, février 1904.
- ATTINGER. — *Berliner Thierartzliche Wochenschrift*, décembre 1905.
- LADANYL. — *Berliner Thierartzliche Wochenschrift*, décembre 1905.
- NENCIONI PISE. — *Il novo Ercolani*, juillet 1910.
- SORENSEN. — *Revue Vétérinaire américaine*, août 1910.
- DE GASPERI. — *Journal de la Société nationale vétérinaire*, août 1911.
- WILSON. — *The velerinary Journal*, août 1911.
- JOHNK. — *Munchener Thierartzliche Wochenschrift*, août 1911.
- STOCKMANN. — *The velerinary Journal*, septembre 1911.
- OPPENHEIM. — *Thierartzliche Zenstralblatt*, septembre 1911.
- DATO. — *Il moderno zoolatro*, octobre 1911.
- CAEMMERER. — *Berliner Thierartzliche Wochenschrift*, décembre 1911.
- REISINGER. — *D. T. W.*, mai 1912.
- A. ADE. — *M. T. W.*, juillet 1912.
- E. WALTER et GARTNER. — *B. T. W.*, février 1912.
- SCHERMER. — *B. T. W.*, août 1913.
- MEIER. — *B. T. W.*, janvier 1913.
- BERGSCHICKER. — *B. T. W.*, décembre 1913.
- EDWARDC. — *Rapport*.
- CLÉTO DOMINESI. — *La Clinica velerinaria*, décembre 1923.
- SCHWEITZER. — *Archiv fur Thierheilkunde*, juillet 1923.

